

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 96 (1987)
Heft: 9

Artikel: Accompagner plutôt qu'isoler
Autor: Traber, Barbara
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FORMATION PROFESSIONNELLE

Le travail quotidien d'une infirmière diplômée en soins psychiatriques

Accompagner plutôt qu'isoler

Comment se présente le travail quotidien d'une infirmière diplômée en soins psychiatriques? La rédaction d'Actio a suivi une praticienne de cette profession, dont la formation est réglementée depuis 25 ans par la Croix-Rouge suisse.

Barbara Traber

La peur des cliniques psychiatriques est encore très répandue dans le public. Involontairement, on pense au mot, pourtant aujourd'hui inusité, «d'asiles de fous», que l'on associe à beaucoup d'images négatives. On s'attend donc à voir un établissement peuplé, où l'on se sent perdu.

Lorsque nous avons franchi, un beau matin d'été, le seuil du bâtiment principal de la clinique psychiatrique de Münsingen près de Berne, nous avons nous-mêmes ressenti un vague sentiment d'oppression.

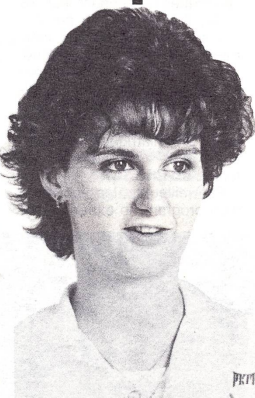
Le bureau d'accueil est une sorte de kiosque, où l'on peut acheter des journaux et des revues, du chocolat et des petits pains pour les quatre-heures. Pendant que nous attendons l'infirmière qui doit nous familiariser avec ses activités au sein de la clinique, nous obser-

vons les gens qui évoluent devant nous et qui se saluent amicalement: des médecins, des femmes-médecins, des infirmiers et infirmières en blouses blanches, mais aussi de nombreuses personnes en vêtements civils, dont on ne peut dire s'ils travaillent à la cuisine, à l'administration, comme soignants, ou s'ils sont des patients.

Derrière des vitrines sont exposés des travaux intéressants exécutés par les groupes de l'ergothérapie: un paysage de plage avec chaises longues et parasols et, à côté, des jouets en bois confectionnés avec amour, des objets en céramique ou des ouvrages manuels. Des infirmiers et des sœurs, comme s'ils se rendaient au marché, passent avec de grandes corbeilles, exécutées par des patients et servant de boîtes aux lettres. A notre grand soulagement, il n'y a aucune odeur «d'hôpital». La clinique psychiatrique de Münsingen, avec ses nombreux bâtiments annexes, tel le Casino où divers spectacles sont donnés, ou encore l'exploitation horticole et le domaine agricole adjacents, évoque plutôt un grand hôtel.

Pas une prison

Franziska nous accueille à l'entrée. Elle est jeune, joyeuse et d'allure très dynamique. Avec une grande ouverture d'esprit et de solides connaissances professionnelles, elle nous parle de son métier qu'elle exerce avec beaucoup de plaisir et de dévouement. Nous l'accompagnons sur son lieu de travail, le service de soins intensifs pour les femmes. Nous passons devant des bâtiments petits et grands, entourés de belles pelouses, de jardins où l'on aperçoit même un mini-golf. Le service de soins intensifs se trouve dans un plus petit bâtiment où six ou sept infirmières et infirmiers peuvent



Elle n'aimerait exercer aucune autre profession: Franziska, infirmière diplômée en soins psychiatriques.

assister entre 16 et 23 patients au maximum. Franziska referme la porte derrière nous. Les portes verrouillées et les fenêtres grillagées sont ici les seuls signes donnant un sens à l'expression «service fermé». Nous avons plutôt l'impression de nous retrouver dans une pension de famille; deux téléphones permettent à tout moment de correspondre avec le monde extérieur. Un service «fermé» n'est plus aujourd'hui synonyme de prison.

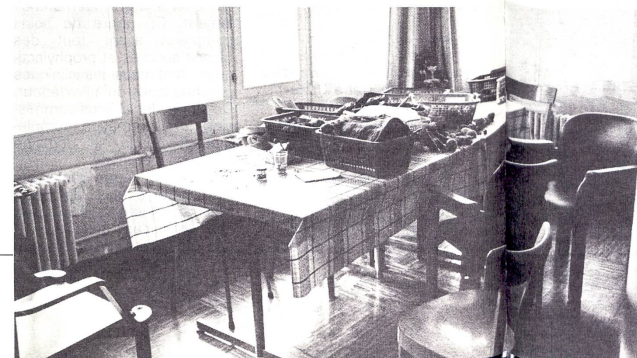
Les malades occupent des chambres à deux lits, claires et accueillantes, avec une vue sur les jardins. Dans de vastes et sympathiques salles de séjour – pour fumeurs et non-fumeurs – se trouvent des télévisions et des guitares. Nous admirons dans l'espace réservé

à l'ergothérapie, où les patientes, conseillées par les infirmières, bricolent, peignent, tricotent, leurs travaux particulièrement réussis. Le bâtiment comporte également une cuisine moderne bien équipée, une salle à manger, et, dans le jardin, une table de ping-pong. Une des tâches importantes qui incombent aux infirmières est de créer une ambiance chaleureuse et détendue afin que les patientes se sentent en sécurité.

Demain est un autre jour

En venant ici, nous avons pensé que l'emploi du temps était régi par un horaire strict

et immuable: 7 h, petit déjeuner, 7 h 30... mais ici justement réside la différence avec un hôpital pour soins intensifs. Le déroulement de la journée s'établit selon la situation individuelle de chaque patiente, et chaque jour se vit différemment. «Quand j'arrive le matin, je ne sais pas ce qui m'attend», explique Franziska, pendant qu'elle prépare dans le local attenant au bureau des infirmières les médicaments pour les patientes. Naturellement, il existe un certain programme qui doit être observé selon les possibilités de chacune, ce qui aide aussi les malades à s'intégrer dans un groupe, à se retrouver en confiance dans une certaine forme de vie communautaire et quotidienne. Les repas pris en commun sont un exemple de ces rendez-vous fixes pendant lesquels chaque personne doit sortir de son isolement.



Ce matin, Franziska a commencé son service à 7 h 15, elle a réveillé les patientes, distribué les médicaments nécessaires et aidé à la toilette matinale, partout où cela était nécessaire. Les sœurs et les infirmiers se partagent ensuite en deux groupes qui sont chacun responsables d'une unité de soins; une infirmière diplômée s'occupe de façon intensive jusqu'au repas de midi des patientes, pendant que les autres accomplissent des tâches administratives ou prodiguent des soins. Dans un service de soins intensifs, il peut arriver à chaque instant que des cas urgents nécessitant des soins doivent être hospitalisés.



Le travail de préparation des médicaments.

Espace réservé à l'ergothérapie, à l'intérieur du service des soins intensifs.

Photos: Markus Traber

A 11 h 15, Franziska peut prendre une demi-heure de pause. Elle reprend son travail ensuite jusqu'à 16 h 15. Le personnel soignant travaille dans des domaines variés afin que les soins constants envers les malades soient garantis.

Aujourd'hui, une atmosphère paisible règne dans le service jusque vers 11 heures. Dehors, dans le jardin, deux collègues de Franziska assises avec des femmes, ont engagé une conversation. Les autres collègues sont parties avec des patientes faire des achats, car, ce soir, il y aura une soirée-grillades.

Rendre le malade indépendant

Le personnel soignant s'efforce dans la mesure du possible de comprendre la personnalité de chaque patient, de l'écouter, de partager ses problèmes et difficultés, de l'assister. Mais il essaie également de l'encourager à être indépendant, quitte à dresser certaines barrières, si cela est nécessaire. Les infirmiers(ères) établissent avec les malades l'échange le plus durable et le plus proche et peuvent donner à leur relation avec le patient la forme qu'ils estiment la meilleure. Les médecins profitent ensuite des expériences et des observations qui ressortent de cette assistance quotidienne.

Il y a mille et une possibilités d'organiser et de composer le déroulement de la journée des malades: conversations, jeux, sport, musique, bricolage, cuisine, achats, excursions, spectacles, etc. A côté de ces relations étroites avec les patients, qui requièrent de la sensibilité, de la patience et de la constance, Franziska accomplit également des tâches professionnelles qui sont propres à un hôpital: par exemple, la distribution des médicaments et des piqûres, la surveillance des soins corporels et de la nourriture, les travaux administratifs.

Soutien au sein de l'équipe

N'éprouve-t-elle pas, parfois, des scrupules à devoir administrer piqûres et médicaments, demandons-nous à Franziska. «Oui, ce fut avant tout pénible pendant les années de formation», répond-elle. «Mais, souvent, il n'existe tout simplement pas

d'autre alternative pour aider un malade à se calmer. Plus on acquiert de l'expérience au contact des malades mentaux, plus on ressent la nécessité d'utiliser des médicaments.» Comment supporte-t-elle psychologiquement la relation quotidienne avec des malades mentaux? «Nous discutons souvent en équipe de nos difficultés lors du rapport journalier», explique Franziska, «en outre, deux fois par semaine, il y a un rapport avec les médecins et médecins-chef, et, une fois par mois, une longue réunion entre médecins, psychologues, thérapeutes, assistants sociaux, etc. qui nous donne l'occasion d'aborder divers problèmes et interrogations.»

Franziska a eu très tôt la vocation de travailler en psychiatrie. Le contact humain revêt pour elle une grande importance et le fait de pouvoir travailler au sein d'une équipe bien rodée, lui plaît particulièrement. Avant ses trois années de formation elle a suivi une année d'apprentissage ménager, un stage dans un hôpital et un autre dans une maison de retraite, ainsi qu'un cours de préparation pour les professions soignantes.

Lors de ses loisirs, elle voit ses amis, pratique un peu de sport et est contente de pouvoir «décrocher». Nous avons eu l'impression, lors de notre rencontre, en voyant Franziska rire et plaisanter, qu'elle était très satisfaite de sa vie professionnelle. Elle confirme que, s'étant posé, il y a quelque temps, la question de son choix, elle était rapidement arrivée à la conclusion qu'il lui serait impossible d'exercer un autre métier.

Attention et compréhension

Les patientes, souffrant de dépressions, de schizophrénie, d'alcoolisme, parfois aussi des droguées, demeurent en moyenne trois semaines dans le service des soins intensifs, avant de rentrer à la maison ou d'être hospitalisées dans un service «ouvert», dans lequel elles se rapprochent d'une vie normale et peuvent regagner leur autonomie. Les patientes n'ont pas toutes besoin des mêmes soins. Parfois quelqu'un a particulièrement besoin d'être assisté de sorte que d'autres malades bénéficient d'un peu moins d'atten-

tion. L'idéal serait bien sûr d'avoir auprès de chaque patient un accompagnateur, mais, dans la réalité, c'est à peine réalisable.

Après la thérapie, de nombreux patients peuvent retourner dans leur famille, un assistant social en aide d'autres à retrouver un travail. Pour certains, il est très difficile de savoir s'ils parviendront à se réintégrer dans le monde extérieur, même si l'on essaye, à la clinique, de ne pas leur supprimer tout souci afin qu'ils ne soient pas trop désemparés plus tard, souligne Franziska. On pourrait encore poser beaucoup de questions; quel-



Avec le groupe des collègues, allant dîner. L'après-midi, le personnel soignant peut librement porter des vêtements civils.

ques heures suffisent à peine à se faire une image complète du travail et des responsabilités des infirmières diplômées et infirmiers diplômés en soins psychiatriques, un travail qui demande beaucoup de maturité et d'équilibre, mais également de l'humour et du bon sens.

Lorsque, ayant pris congé de Franziska, nous nous sommes éloignés de la clinique, notre impression sur la psychiatrie d'aujourd'hui était très favorable. Nous avons ressenti toute l'attention et la compréhension dont chaque malade, quel que soit son cas, était entouré. Nous avons également compris l'importance du personnel soignant qui accompagne les malades mentaux pendant une période difficile et qui savent percevoir tous les besoins du patient. □

COMMENT DEVIENT-ON INFIRMIER(ÈRE) DIPLOMÉ(E) EN SOINS PSYCHIATRIQUES?

Age d'admission: 18 ans révolus. Cette profession convient également comme second métier pour des personnes désireuses de se recycler.

Formation requise: neuf ans de scolarité (école primaire et secondaire), connaissance d'une deuxième langue nationale, si possible, expérience d'une activité pratique, avoir éventuellement suivi une école préparatoire aux professions soignantes.

Durée de la formation: trois ans dans une école reconnue par la Croix-Rouge suisse (...) et un stage pratique. La formation est gratuite et les élèves reçoivent pendant la période de formation une rémunération adéquate.

Possibilités d'engagement: cliniques (différents secteurs), homes pour handicapés mentaux ou drogués, services ambulatoires de psychiatrie sociale et services de soins à domicile.